

Na na na na na na

Martine BONCOURT :

Dans les milieux « autorisés », on parle d'absence de référents culturels pour caractériser la population des enfants qui nous arrivent. On peut, bien sûr, se demander à quoi cette absence-là renvoie. Car, outre le fait, maintenant bien établi, que la culture véhiculée par l'école, culture bourgeoise s'il en est, n'est pas celle de la plupart des enfants qui peuplent les écoles de Z.E.P. ou autres villages de fond de vallée, en bonne logique de « gôche », et les copains ne manquent pas de cette logique-là, on doit pouvoir admettre qu'une autre culture existe, en marge de la « bonne », puissante sinon dominante et non dépourvue de valeurs auxquelles se réfèrent justement des comportements. On doit pouvoir. C'est sûr, on doit pouvoir.

Je cherche. Et je ne trouve pas. Ou bien ce que je trouve me désarçonne.

Jérémy, C.M.1, c'est-à-dire pas tout petit, hein ? pas maternelle, pas C.P. ! Trois ans déjà qu'il s'use les jeans et les shorts sur les bancs de « la primaire » comme il dira plus tard. Jérémy, le code maître(esse)-élève, connaît pas. Sur un ton sans doute mécontent, je houspille Kévin qui apporte un cahier moins bien tenu qu'une serpillière un jour de grand nettoyage. Jérémy, entendant cela, reprend, de sa place, la mélodie de la remontrance avec un grand sourire béat : « Na na na na na na... ! » Tous les regards, y compris le mien, convergent vers l'audacieux qui, dans un silence consterné, nous renvoie notre regard, bouche ouverte. C'est pas drôle ? Heu... pas vraiment.

Ce même soir, il vient rôder sur son vélo aux abords de l'école, interpelle la femme de ménage, personne honorable d'une soixantaine d'années, en ces termes : « T'es la femme de ménage remplaçante ou t'es là depuis longtemps ? » Elle, choquée par le tutoiement venant d'un gamin de 10 ans, le lui fait remarquer, en même temps qu'elle signifie son attachement à la maison qui remonte à des lustres. Alors, sans doute pour se dédommager et retrouver grâce à ses yeux, il lui montre la photographie, trouvée dans on ne sait quel magazine, d'une femme nue, dans une pose suggestive. Peut-être y a-t-il là de la provocation ? Rien n'est moins sûr. On y verra plutôt de l'ignorance naïve des règles implicites

(mais qui doivent bien, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, être explicitées) qui régissent les relations entre les humains, dans les pays à culture occidentale, aux alentours de l'an 2000.

Des attitudes comme celles-ci nous laissent sans voix, comme nous déboussole aussi parfois l'extrême maladresse verbale d'autres élèves qui pourtant cherchent à se faire aimer. La tentative est plus que banale et le premier prof d'école, débarrassé de son coiffage d' I.U.F.M. la repère très vite. Gaffe, se dit-il peut-être, à la dérive de la relation duelle, cet « enfer binaire ». Mais il y a peu de risque. C'est bien plutôt de l'attitude inverse, celle du rejet qu'il faut se prémunir...

Eléonore, C.M.2 : « *Maîtresse... Je sais pas si je vais venir à la fête de l'école, (fête avec spectacle d'enfants, pour lequel nous les préparons tous depuis des semaines) parce que ma maman a dit que l'année dernière, à la fête, on s'est drôlement fait ch....* »

Alors, ces attitudes, pour moi peu acceptables, de quelle culture nouvelle, sont-elles l'expression ? Et comment réagir ? Y a-t-il réellement là derrière un système cohérent de valeurs, certes bien différentes des nôtres, et que l'on doit pouvoir, sinon admettre, en tout cas comprendre ? Ou bien est-ce là la manifestation de cette absence de référents culturels dont on nous rabat les oreilles ? J'aurais tendance à le penser, mais suis-je encore libre de penser autrement, moi qui suis baignée dans cette culture scolaire, culture dominante que j'ai pour charge de transmettre aussi ? Et ce qui m'empêche (nous empêche ?) de voir peut-être l'émergence d'éventuelles autres formes de référents, n'est-ce pas la peur de renversement d'une hégémonie culturelle dont nous sommes les garants ?

J'en étais là de mes réflexions, lorsque le hasard m'amena à échanger avec un éducateur sur l'attitude d'un enfant de la classe suivi par lui. Je racontai incidemment l'anecdote Eléonore. Et voilà ce qu'il m'apprit.

À partir de son expérience, il a observé

qu'une majorité d'enfants pris en charge par des écoles spécialisées pour troubles comportementaux révèlent un fonctionnement assez semblable à celui-là. C'est-à-dire que, de manière quasi perverse, ils tentent de monter les parents et les enseignants les uns contre les autres. En me rapportant les paroles de la mère, Eléonore cherche à créer un conflit entre sa famille et moi. Ce faisant, elle devient maîtresse de la relation, c'est elle qui règle la distance. Son attitude, calquée par ailleurs sur un modèle à l'oeuvre dans le milieu où elle vit et qu'elle reproduit sans distanciation (elle est alors «instiguée», m'apprend l'éducateur), contribue à la maintenir dans l'état de toute puissance fantasmatique propre à la petite enfance et que l'éducation progressivement se charge de combattre en permettant la prise de conscience de ses limites (castrations symboliques).

Le moyen de réagir ? En évitant de jouer le jeu que la gamine s'ingénie à alimenter de diverses manières : «*Je déteste ma mère*» écrit-elle dans un texte libre, «*Maman a dit que je n'avais pas le droit de changer de place*» m'affirme-t-elle le jour où je lui signifie qu'il faudrait qu'elle décolle sa table de mon bureau, pour qu'on puisse au moins passer ! En outre, nous n'étions pas rentrés depuis une semaine que déjà je recevais une lettre accusatrice de leur compagnie d'assurance m'enjoignant de rembourser personnellement des vêtements râpés par une chaise défectueuse.

Donc éviter de nourrir à l'encontre de la mère les sentiments négatifs (agacements, indignation...) souhaités par la fille, et surtout, reprendre la maîtrise des rencontres. Trouver un prétexte, par exemple les progrès d'Eléonore, pour fixer avec les parents, et avec eux seuls dans un premier temps, des rendez-vous réguliers dont le motif échappe aux désirs de la gamine.

Eléonore n'est pas responsable de ce type de fonctionnement. Pour elle, tout est préférable à l'indifférence. Et d'avoir compris pourquoi elle agit ainsi permet à la fois de ne pas se laisser piéger dans un écheveau de relations pathogènes, de dédramatiser et de chercher des solutions bénéfiques pour tous.

Une «culture» familiale est donc bien à l'oeuvre ici, plus de l'ordre d'un curriculum personnel que d'un ensemble de référents socioculturels.

Vais-je terminer sur cette incroyable banalité, cette évidence absolue et tellement relative selon laquelle il n'est rien qui vaille l'échange et le dialogue ? Oui.

Martine BONCOURT
novembre 1999

